

Leslie Kaplan

L'excès-l'usine



P.O.L.

L'excès-l'usine

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE LIVRE DES CIELS

LE CRIMINEL

LE PONT DE BROOKLYN

L'ÉPREUVE DU PASSEUR

LE SILENCE DU DIABLE

LES MINES DE SEL

DEPUIS MAINTENANT, *Miss Nobody Knows*

LES PROSTITUÉES PHILOSOPHES, *Depuis maintenant, 2*

LE PSYCHANALYSTE, *Depuis maintenant, 3*

Leslie Kaplan

L'excès-l'usine

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1994
ISBN : 2-86744-078-5

pour G.

PREMIER CERCLE

L'usine, la grande usine univers, celle qui respire pour vous.
Il n'y a pas d'autre air que ce qu'elle pompe, rejette.
On est dedans.

Tout l'espace est occupé : tout est devenu déchet. La peau, les dents, le regard.

On circule entre des parois informes. On croise des gens, des sandwiches, des bouteilles de coca, des instruments, du papier, des caisses, des vis. On bouge indéfiniment, sans temps. Ni début, ni fin. Les choses existent ensemble, simultanées.

A l'intérieur de l'usine, on fait sans arrêt.

On est dedans, dans la grande usine univers, celle qui respire pour vous.

L'usine, on y va. Tout est là. On y va.
L'excès – l'usine.

Un mur au soleil. Tension extrême. Mur, mur, le petit grain, brique sur brique, ou le béton ou souvent blanc, blanc malade ou la fissure, un peu de terre, le gris. La masse mur. En même temps, ce soleil. La vie est, haine et lumière. La vie-four, d'avant le commencement, totale.

On est prise, on est tournée, on est à l'intérieur.

Le mur, le soleil. On oublie tout.

La plupart des femmes ont un merveilleux sourire édenté.

On boit un café à la machine à café.

La cour, la traverser.

Être assise sur une caisse.

Tension, oublié.

On fait des câbles près de la fenêtre. Les câbles ont beaucoup de couleurs, on les enroule en circuits. Il y a de la lumière, l'espace est mou. On va, on vient. Couloirs, oubli.

On fait des câbles près de la fenêtre. Tension extrême. Le ciel, et les câbles, cette merde. On est saisie, tirée par les câbles, le ciel. Il n'y a rien d'autre.

Tout l'espace est occupé : tout est devenu déchet. La peau est morte. Les dents mordent une pomme, un sandwich. On absorbe, le regard se colle à tout comme une mouche.

On travaille neuf heures, on fait des trous dans des pièces avec une machine. On met la pièce, on descend le levier, on sort la pièce, on remonte le levier. Il y a du papier partout.

Le temps est dehors, dans les choses.

La cour, la traverser. Nostalgie absolue d'une cour d'usine.

On circule entre des parois informes. Tôle, mou et gras. Quel intérêt, quel intérêt. Ce fil par terre. Personne ne peut savoir le malheur que je vois. On est partie chercher. On absorbe tout. On va, on descend. On voit les autres faire. On est seule, on est dans ses gestes. On marche, on se sent marcher. On est à l'intérieur. On sent chaque mouvement, on se déplie, on marche.

On mange des caramels, on a les dents collées.

Avant d'entrer, on boit un coup au café. On se regarde dans la glace au-dessus du comptoir. Le juke-box joue toujours
Those were the days, my love, ah yes those were the days.

Des bidons, des fils, des tôles sont empilés. Certains sont peints, les couleurs sont rouge, jaune, bleu, vert. Pièces et morceaux, bidons, fils et tôles. On ne sait pas, on ne peut pas savoir. On les regarde passionnément. On est rejetée.

On se déplace dans des endroits sans nom, des cours, des coins, des hangars.

On s'arrête, on va à la cantine. On revient après. Les dents mordent, la viande morte est avalée. On ne mange pas. Où est le goût ? On est pénétrée par les odeurs. Tout est déjà mâché.

Au café, avant d'entrer, il y a toujours cette musique. Musique et poussière, et la glace au-dessus du comptoir. On boit un café pendant que la musique passe et s'en va. On donne l'argent, ensuite on entre dans l'usine.

On a un tablier qui entoure le corps.

On est près d'une fenêtre, on fait des câbles. Bien sûr, on peut mourir. La fenêtre ouverte, les câbles. L'air bouge doucement, on flotte un peu.

Très souvent, on se regarde, dans une glace, un miroir de poche, un reflet. On se regarde, on se regarde. L'image est toujours là.

On prend le vélo à cinq heures du matin, dans le noir. On arrive, on voit l'usine, de l'autre côté du pont. On dirait qu'elle est posée sur l'eau. On y va. L'excès – l'usine.

Des bidons, des fils, des tôles sont empilés. Pièces et morceaux, l'usine. Les endroits sont informes, il y a beaucoup de coins. Dans la cour, de la terre, de l'herbe, et toute cette ferraille entassée.

On prend le vélo, à cinq heures du matin. On part. Le vélo est léger, on le tient bien, on avance. Quand on arrive, l'usine est chaude. On a très froid.

Elle est là, entière, pièces et morceaux. L'usine. Il n'y a pas de sens, elle tourne. Et monte et descend et à droite et à gauche et en tôle et en brique et en pierre et l'usine. Et sons et bruits. Pas de cris. L'usine. Morceaux et pièces. Clous et clous. Tôle, vous comprenez ? Mou et gras. Glisse et dur. On ne sait pas, on ne peut pas savoir.

Il n'y a aucune image, jamais.

Dans la cour, de l'herbe au milieu de la ferraille. L'herbe pousse très bien, très verte. La ferraille est en tas.

On boit, c'est normal. Les mots ouvrent l'infini. Dieu existe, l'usine. Il n'y a pas d'histoire. C'est la terreur.

On ne sait rien faire.

On monte une boîte de vitesses.

On circule entre les coins. Un angle, qu'est-ce que c'est ?
Trois lignes. Le trois s'en va. Trois lignes sans le trois.
On est folle.

On mange un casse-croûte à midi au bord de la Seine. On est assise sur un banc, on balance ses jambes. Le ciel bouge lentement. On regarde les péniches qui passent. On mange bien le casse-croûte. C'est le milieu de la journée, ensuite on retourne dans l'après-midi.

On fait des pièces à une machine de pièces en caoutchouc. On est assise. Il y a une odeur de caoutchouc. A côté de la chaise, il y a un grand bac en fer. Le fer sent. On compte toutes les pièces une par une.

On est nourrie de vérité. Il n'y a que ça.

On met un tablier tous les matins. On le ramène à la maison le vendredi soir pour le laver. Des fois on oublie le tablier au vestiaire pendant le week-end.

On parle, c'est normal.

L'atelier est plein de draps blancs, ils pendent, ils débordent les tables, ils traînent. On se déplace difficilement. Les draps sont très silencieux. Au fond de l'atelier il y a une grande glace où les draps se reflètent.

Le chef est dans sa cage au milieu de l'atelier. Le matin, on vient pointer.

On a un nom, c'est exact.

Tout l'espace est occupé. Tout est devenu déchet. La peau, les dents, le regard. On circule entre des parois informes. On bouge indéfiniment, sans temps. Le matin, on va pointer.

On lit le journal attentivement, on cherche.

On a un portefeuille avec des photos dedans.

A midi, on mange à la cantine.

On croise des gens, des sandwiches, des bouteilles de coca, des instruments, du papier, des caisses, des vis.

Les femmes sont là. On les regarde.

Il n'y a pas d'image, jamais. Personne ne crie.

On a un tablier qui entoure le corps.

Les femmes sont là.

Quand on arrive devant une usine qu'on ne connaît pas, on a toujours très peur.

DEUXIÈME CERCLE

De la chaîne, on voit tout.

Tout rentre, tout rentre sans cesse.

Innocence forcée. La douleur est sans profit.

On a ses dix minutes de pause, on descend aux cabinets.

L'espace est long, cylindrique.

On marche dedans, on est un peu soulevée. Murs, parois courbes.

La chaîne est à gauche. On avance dans l'allée, on va vers le bout. Immobile, portée, on marche.

L'allée est pleine, encombrée. Tas de caisses, cartons. Choses et d'autres, rectangles. On marche assez lentement, on bouge, on avance.

A droite des tables sont dressées, on passe.

On bouge, on sent ses jambes. On sent les bas, légers. On a une jupe serrée, en lainage, et des chaussures de dame.

On longe la chaîne, en marchant. On a les pieds sur le sol.
On regarde les couleurs.

On est dans l'usine, on va.
On se déploie, on avance.
On bouge un peu la pensée.

Tout cet espace, autour, recourbé. L'usine est très vaste.

Il n'y a pas d'image. On descend dans l'endroit vide, les cabinets.

On arrive à la tête de chaîne.

C'est une femme un peu lourde, elle a un chignon gris.

On passe, on la regarde. On voit ses formes.

La femme est assise. Origine. Les morceaux arrivent.

La femme fait ses pièces, absorbée.

Corps épais, retenu. Elle est assise dans sa robe, sur un coussin.

Le coussin est tricoté, en crochet. A côté d'elle, on voit son panier. De la laine dépasse, par filaments, et des grosses aiguilles.

Bourrelets silencieux du corps. On est prise. On regarde ce qui a été déposé là, caché.

Le temps est ailleurs : seuls existent l'espace, dans la tête, infini, et toute vie maintenant, ramassée et pleine, comme un caillou mort.

On descend le grand escalier qui tourne, on va au sous-sol.

Les cabinets sont nus, en béton.
L'endroit est massif. On entre.

Le béton est humide, on dirait de la boue. Il a été coulé, on le sent.
La matière est vraiment forte.

Les murs sont larges, mouillés.
Eau malade des murs, on ne l'aime pas.

Les cabinets sont plusieurs, côte à côte, séparés. Il y a aussi des éviers blancs qui ressortent. Sous-sol épais, matière fraîche.

Les parois sont proches, granuleuses.

On joue un peu avec le robinet, pour l'eau.

On est là, faible, sans projet.

On a amené une petite glace. On la sort de sa poche, c'est une petite ronde.

On se regarde attentivement. On cherche les traits.

Le visage est blanc, avec les cheveux tirés. On ne se rappelle pas.

Une main tient la glace, avec le visage dedans. En un sens, le visage est toujours bien.

On ne se rappelle pas, on sait. On voit les cercles du sommeil, quand les constructions tombent et s'élèvent de nouveau, lentement, en silence.

Quand on remonte, on croise toujours la grande femme très belle et maquillée qui est aux emballages. Couleurs, odeurs, bleu et rouge. Femme énorme et pleine, et les grands beaux cheveux noirs.

Elle est debout, les jambes écartées.

On la regarde, on voit ses jambes.

Debout, écartée, elle bouge.

Elle ne s'arrête pas, elle cogne. Ses mouvements débordent et remuent et remuent, plus loin.

On voit ses grands yeux, ouverts.

On la croise, on sent son corps, et alors on se retourne.

A midi, on va à la cantine.

On traverse la rue arrondie. La cantine est en face.

Maisons basses, alignées. On n'aime pas les rideaux, sont inutiles.

Le ciel est au-dessus, marron. Il y a de la fumée qui flotte, et par terre, des bouts de tuyau.

Douce et maigre petite rue, on est dedans. Il y a beaucoup de femmes noires. Tabliers.

On entre, on va à sa place. Tables et bancs, et la toile cirée. La toile a des petits carreaux, tous pareils, et elle sent.

Enfance.

On s'assied, on regarde. Plats fumants, compotes. Oranges et pain, et la salade huilée. Les coudes sur la table, on regarde.

Gros verres ronds, incassables, et les couverts gris, légers. On emporte souvent des petites cuillères dans la poche, pour la maison.

On est là, dans le cadre clair de la cantine, assise, et dans la tête il y a l'image, une jeune femme dans le cadre clair de la cantine, assise.

TROISIÈME CERCLE

On est debout devant une chaîne de biscottes. L'atelier est à côté du four, il fait très chaud. On ramasse une rangée de biscottes, on l'empile dans un sac. La chaîne passe. On remplit le sac. Les doigts sont écorchés par le grain des biscottes.

La chaîne passe. Les sacs sont en papier métallisé. Les biscottes sont très dures.

Dans la cour avant d'entrer il y a déjà l'odeur de la farine. Quand on est dans la cour, on n'est pas dans l'atelier.

Il y a une machine pour fermer les sacs.

On est debout devant la chaîne de biscottes.
Atelier à côté du four, il fait très chaud.
Les biscottes passent rapidement.
On a la tête dans un foulard.

De la chaîne on voit un coin où sont entassés des planches et des morceaux de tôle. On regarde, on regarde. Planches et tôles et les trois lignes du coin. Il y a aussi des chiffons.

Sous les planches et la tôle il y a du ciment. Les planches et les morceaux de tôle vont dans toutes les directions.

Les chiffons sont faibles.

Les planches sont plus épaisses que la tôle.
Tôle, lisse. Les petites directions vont dans tous les sens.
Le ciment est par terre.
Il y a de l'huile sur les chiffons.

L'infini est là. On regarde.
On est sur une banquette, au-dessus du sol, tendue.
La chaîne est un peu haute.

Autour, les colonnes d'air. Lamelles courbes.
L'espace se plie et se défait sans arrêt.
On n'est pas soutenue, il n'y a rien entre les lignes.

L'espace de l'atelier est ouvert. Murs et parois et coins et
ciment. Tôle, vous comprenez.
Mou et gras. Planches et bois.
Ciment et clous. Le ciment est par terre.
Les petites directions vont dans tous les sens.
On ne sait pas, on ne peut pas savoir.

On sort, au café la musique joue.
Des images se détachent.

On va faire des courses. L'épicerie, c'est pareil.

Là-haut, la chambre attend.

On y va. En un sens, la chambre est toujours trop grande.

On mange sans faim. Où est le goût ?
On mord les dents de l'autre.

On regarde un ongle, un coude, un œil.
On regarde, on regarde.

On est immobile. On circule entre des parois de chair, des
petits canaux sanglants. Le corps travaille et tombe. On ne va
nulle part, la jouissance est dure, transparente.

On dort dans un cauchemar. On glisse de la chambre au rêve,
la matière est la même.

La chambre est une chambre. On paye le loyer.
On vit, on meurt, à chaque instant.

La banlieue, c'est pareil. L'espace, l'espace tue.

On est debout à l'arrêt du bus. On attend le car. Autour il y a le ciel et les poteaux télégraphiques. Le ciel est plein de fils.

Le ciel est immense. Il y a ces fils. On attend le car.
La route est là.

Des immeubles sont construits au milieu des champs. Le car s'arrête devant certains immeubles, il ne s'arrête pas devant d'autres.

Au café, la musique. Ce n'est rien.

On est debout à l'arrêt du bus, on regarde les immeubles, là-bas.

On pense aux allées entre les immeubles.

Les allées sont ouvertes.

Ici et maintenant, là et ailleurs, on attend le bus. L'arrêt est devant le café. On sent la poussière. Le ciel est très bleu. L'air flotte. Il y a tous ces fils.

Route est là.

On est dehors. On est descendue du train, on attend le car. Les immeubles vont et viennent. L'air respire, il y a des souffles. Les portes s'ouvrent, les portes s'ouvrent partout, on passe, on passe.

QUATRIÈME CERCLE

On va dans une usine qui fabrique des phares. C'est un quartier de la ville un peu en dehors du centre, une petite rue. On y est arrivée enfin. L'usine est là.

On la voit, elle est dans la cour, un cadavre léger. Elle est là, elle ne bouge pas. Masse usine. On la connaît.

On est devant, dans la cour, on pense, on la connaît.

L'usine est très grande, en plusieurs morceaux.

Désarticulée et pleine, l'usine.

Elle est là, elle ne bouge pas. L'air est humide, elle suinte.

Du métro à l'usine s'étend un espace mou et noir. On est dedans, on marche.

On tourne dans l'espace mou, on passe devant la jeune femme.

Elle est assise sur une chaise devant la porte.

La jeune femme est assise, elle parle à ses chiens. Il y a une bouteille par terre, c'est sans importance.

La jeune femme est là, infinie.

Rien et rien. Le monde s'ouvre, le monde s'ouvre à chaque endroit. On est au bout. Les choses sont. Chaise et porte, et derrière, le buffet.

Le buffet est marron et gros. On le voit par la fenêtre.

Lourd et gros, le buffet. Il y a aussi une table et d'autres chaises, autour. Les chaises sont pareilles.

La jeune femme est là, infinie.

Choses dans la pièce, on les voit. Les couleurs sont tranchées. Le buffet est marron, la nappe est rouge, le sofa est vert. Les rideaux sont blancs. Carrelage bleu par terre. Murs jaunes, que de couleurs.

La bouteille est par terre, c'est sans importance.

La jeune femme est assise, devant la porte. Elle parle à ses chiens. Elle est blonde, elle a les cheveux décolorés. On la regarde. Elle a un tablier qui entoure le corps.

Elle est là, sur sa chaise. Jupe et tricot, et par-dessus, le tablier. Le corps est dessous. Tout est là, tout.

Les jambes pendent sur la chaise. Jambes, douces. Sur les pieds il y a des chaussures carrées un peu fortes.

La chaise est dans la rue. Autour il y a cet espace noir.
Le ciel passe.
La jeune femme est là, assise.

Le tablier se noue derrière, on l'a vu. Le visage est marqué, traces vides. Jupe et tricot, et ces formes pleines du corps.
On est tirée, on est tirée très loin.

La rue est ouverte sous le ciel de l'usine.
Rue douce et ouverte. Les pavés, tous les mêmes.

Les grilles de l'entrée sont très hautes, superbes.

Carcasse légère, désarticulée et pleine,
étant là, dans la cour, elle est là, l'usine.

Pièces, morceaux et vie, l'usine.
Et brique et tuile. Et entre et sort.
Et droite et gauche et brique et tuile et mou et gras et tourne
et tourne et vie et vie et bois et clou et fer et fer et entre et sort
et tourne et bruit.

Jamais un cri. L'usine.

Pièces morceaux et vie, l'usine, et fer et fer et vie et vie et
brique et tuile et entre et sort et vie et vie et clou et clou.

On ne sait pas, on ne peut pas savoir.

La rue est une rue sous le ciel de l'usine.

On entre dans la cour.

On voit les caisses. Les planches sont là, étendues.
Nappes de plastique bleu, au fond.

On entre dans la cour.

Dans un coin, les escaliers. Les escaliers sont en fer, fragiles.

Là-haut, la chaîne est suspendue.

On monte.

Les escaliers sont fragiles. Le fer, quelle misère.

Le pied est sur la marche, plein ciel. Le fer est si mince.

On monte. Celle devant a une gabardine.

On monte. Les sexes sont séparés.
Les hommes restent en bas.

En face il y a l'atelier des presses. On n'y va jamais.

La chaîne est là-haut, suspendue.

On regarde celle qui est devant. Elle a la taille ronde.

On l'aime, on l'aime tellement.

On monte par l'escalier en fer.
La rue est en dessous.

L'escalier est fragile. On s'arrête un peu aux plate-formes, on voit les piliers.

Les plate-formes sont en bois. On monte.

Il y a des piliers à chaque étage.

Là-haut la chaîne, suspendue.

On regarde celle qui est devant. On connaît sa gabardine, on connaît cette toile.

On est dans l'atelier où il y a la chaîne.
On est assise. La chaîne va commencer.
Air palpable, mémoire blanche.
On est là, on est assise. Tabouret. Cartons.

Le plafond est très haut. Il y a des piliers.
L'atelier flotte un peu. Air épais, plafond haut.
La chaîne roule plate au milieu des cartons.

Les cartons sont faciles, ils se font avec les mains.
On a les mains ailleurs, on pense. La pensée est collante.
Autour, l'atelier.
Dans l'air épais, sous le plafond haut, on fait des cartons, on
pense.

La pensée ne sort pas, elle reste à l'intérieur.
Rien ne se défait, on pense.

Plafonds hauts, piliers. On est dans l'air épais.
Les mains sont ailleurs, on pense une pensée collante.
On regarde, on pense.

De la chaîne, on regarde.

Les yeux sont ouverts. Autour des yeux, l'espace.
L'espace est silencieux. Trous de bruit, trous de bruit partout.
Ouverts, dans la matière silencieuse et bruyante de l'espace,
les yeux voient.

Le silence des caisses est terrible. Dans le corps, tout ce bruit.

Les yeux sont là, ils ne s'arrêtent jamais de voir.

Air épais et mou. Les mains sont aux cartons,
la pensée coule à l'intérieur.

Le carton est facile, il se plie facilement. Rien ne se détache,
on fait.

Le corps est dans l'espace. Dans le corps, la longue pensée et
sans cesse, les petits bruits.
Les choses sont prises, épaisseur de l'air.

Au-dessus la voûte, la voûte très haute.

L'air est rouge, c'est l'atelier. Dehors il peut pleuvoir. La contre-dame marche le long de la chaîne, elle montre sa jupe large et ses dents en or. Murs ronds, rebondis. L'atelier est là, entier.

CINQUIÈME CERCLE

Ailleurs, c'est l'hôtel.

On est dehors, sous le ciel tendu. L'hôtel est debout, irréel et mince. Charpente maigre.
Les chambres sont dedans.

Les chambres, on les connaît. Petites chambres noyées.

On est sortie du métro. Voilà la rue, les fruits et les légumes. Vitrine légère du café, posée sur le trottoir. On entre.

Dehors, le ciel descend. Une roue blanche, c'est la loterie. On regarde les poupées, ensuite on retourne dans l'espace violent, illimité, de l'hôtel.

Sur le trottoir, on voit les rideaux, les petits rideaux transparents. Le ciel avance et pénètre la chambre. La rue est là, très présente.

On tourne dans les étages, on passe les portes.
Couloirs bifurquent. Les murs sont pleins d'eau, misérables.
On est dans la structure fragile et compliquée de l'hôtel.

Dans la chambre, très vite, la pensée est à vif.

La couverture est sur le lit. On se pose, on regarde la chambre.

Le temps reste là, comme une boîte.

La peau est dehors, sur la couverture. Plus loin, il y a le grand évier blanc, et derrière, les murs en carton.

L'air est libre, détaché. Le papier peint continue sans arrêt. Sur le lit, effort raide, linéaire. On n'y arrive pas. Il n'y a jamais d'intérieur.

Les meubles ne conviennent pas. On s'endort sans appui.

Réveil blanc, inhumain. Pas de repères, l'usine. On est précipitée.

La petite bossue est à sa place, près du radiateur.

Elle tricote.

L'atelier se déroule, c'est un endroit immense. Quelques femmes sont assises, dedans.

Le jour vient.

On a mis la blouse. Dans la poche, il y a des pièces pour la machine à café. Parfois on met la main dans la poche, pour sentir.

Tout à l'heure on ira aux cabinets.

Devant il y a une fille à une table de contrôle, avec un cadran. A côté, une femme noire. On lui a prêté cinq francs.

Soleil et lumière. On voit les petits carreaux du tablier. L'air est aigu, on avance au bord du monde. La femme noire est très belle.

Fragilité, tension. On est assise, toute seule. Les choses sont là, on peut les penser.

On peut penser les choses.

Euphorie blanche, naissance différée. Mouvement ascendant et diffus, urgence. Urgence pure.

Tout est là, en idée, tout. On est dans la lumière, collée. Le monde se retourne, surface transparente. Rien derrière la vitre. On se voit être, sans arrêt.

La petite bossue est à sa place, près du radiateur. Elle est très petite et très jeune. On la voit, de dos. Quand elle est debout, une de ses épaules arrive juste à la table. La table est bien nette, rectangulaire et blanche. Au-dessus il y a la fenêtre avec son rebord obscène. La fille est à la table, on voit ses épaules, et son petit dos massif. Elle fait ses pièces, très vite, avec des gestes anguleux.

La verrière laisse entrer la lumière, et le soleil. Paillettes. Il fait chaud. On est imbibée, nulle part, flottant au bout de la chaîne.

Une femme passe, au fond de l'atelier.

Mur jaune, sans information.

La fille à côté parle de sa nuit. C'est la Yougoslave. Une fois elle a mis une perruque blonde, pour ressembler.

La fille parle, on l'écoute. La parole va et vient, gros petits mots. Il manque une dent à sa bouche, devant, les mots passent par le trou.

On se promène avec la fille au bord de l'eau. Le ciel est blanc. Berges, berges de la Seine. On marche ensemble, on se parle, pendant ce temps le ciel touche la terre, et l'eau. Des bancs, une buvette peinte. Là-bas, au fond, on voit la grande usine mécanique, ses tôles.

On tient la fille par un bras, on marche. Le ciel cuit, immobile. On dirait un lait. Dans l'eau, une péniche flotte. Elle se dirige vers le pont.

On marche. On a un tablier, la fille a une blouse. Les arbres se détachent, raides et verts. Le ciel plane.

La péniche est arrivée au pont. L'air bouge un peu. On regarde le petit bateau, son bois rouge et jaune. L'eau est bleue, très loin.

On avance sur la terre humide, on parle. L'usine est posée là-bas, on voit les tubes et les cylindres. Eau vague, on la regarde.

La péniche est partie, on sent la lenteur du ciel.

SIXIÈME CERCLE

C'est le printemps. L'usine est grasse et froide.

On regarde, dehors.

On arrive par les champs, à travers la campagne.
On pédale dans l'air clos, transparent.

La campagne est jaune et verte.

On passe entre les arbres anonymes. Le chemin crisse, fragile.
On roule sur des miettes pointues, cailloux secs, graviers.

Autour des bêtes très petites volent sur le ciel plat.

De loin, on l'a vue. Elle est posée sur l'herbe, légère. La tôle
est mince, ondulée.

Les fenêtres sont ouvertes, battants. L'air circule, identique.

On pose le vélo. La cour est pleine de pavés, arrondis.

Au fond, les tréteaux. Les pavés font une surface particulière, calme.

On traverse l'air. Entre les pierres, les touffes pointent.

Rien ne disparaît, jamais. L'air enfle, à chaque instant, avec les odeurs.

On avance dans la cour ronde. Au-dessus le ciel, naïf. On a peur, sans arrêt.

Les femmes arrivent en corsages souples. On a des yeux, on voit leurs seins.

L'espace est divisé, c'est terrible.
On n'est pas protégée.

On va, on vient. Printemps cruel et mou.
Usine l'usine, première mémoire.

On est dans l'atelier, dehors il pleut.
La pluie tombe. Absence pointue.

Les choses sont, contraires, irréelles, réelles.

On a un tablier et un vélo.
On achète quelques objets, c'est certain.
On les veut.

On traverse la ville, sérieuse.

Les rues vont très vite, larges, étroites, larges, étroites.
Il y a beaucoup de petits kiosques en couleur, des arbres, des bancs.

Des chiens bougent la queue, énervés.

On marche, entourée de maisons. Souvent des portes cochères s'ouvrent, et on peut voir les escaliers intérieurs. On s'arrête, quand on les voit monter, raides, derrière la porte.

Au milieu de la ville, le fleuve coule, tout seul, et les choses, on les sait toujours déjà, étonnée.

On est descendue du bus, on marche.
Là-haut, le ciel cru, bleu et blanc. On passe devant la palissade.

Derrière, il y a le terrain vague.

On regarde entre les fentes, du dehors.
La terre est étalée, étalée, orange.
Tout commence, sans création. Offrande.

On est là, derrière la palissade. On voit les morceaux.

Des personnes circulent, en casquette, tirant des sacs.

Il y a des papiers mous, dégoûtants, des plastiques. Les plastiques sont vieux, finis. Plaques et bouts. Quelques serrures traînent.

La rouille est là, mystérieuse.

Piles de bidons, piques et peaux. Caisses carrées, simples. On voit aussi des choses de bête.

Il y a des chiffons durcis, en boule. Quel témoignage.

Des portes sont entrouvertes, debout. Le ciel reste fixe.
Miroirs, aussi, dans des cadres.

Certaines formes sont enveloppées, c'est impensable. Les
pires sont petites et grosses.

La terre change, par endroits. Flaques visqueuses. Il y a aussi
des coins secs comme des yeux.

Un feu brûle, au milieu.

On regarde par une fente. C'est tellement vrai.

On habite une roulotte, au milieu d'un champ.
La campagne est autour, confuse. Des légumes poussent, on
n'y peut rien. Le champ et le ciel sont pareils. Désespoir.

Dehors, on voit des mottes, des sillons. Le champ est creusé,
plein de raies. On s'efface.

Ciel mélangé et dur. Dessus court un oiseau.
On entend un cri, un cri, un cri.

L'air est gelé. Les choses sont là, derrière.

On a un livre, on le regarde. On lit.
On est au milieu d'un champ marron, dans la roulotte ronde,
ce cylindre.

Le soir on va manger dans un petit restaurant. Le restaurant est petit, on entend le patron discuter. On est assis, l'un en face de l'autre. Dehors, des rails, de temps en temps, un train.

On boit, on dessine sur la nappe. On ne se prive de rien, on mange. Après, on sort.

La nuit est légère, très nue. On avance facilement, les bras flottent le long du corps. On est sur la route, entre les rangées d'arbres.

Matière de la nuit, légère, inquiétante. On glisse, on avance. Sur les côtés, on voit les arbres noirs et fermes.

L'air se casse, par endroits, on le sent. Nuit sans substance, on est dedans, et sans arrêt on la traverse. Le corps tremble, diffus.

On va, on avance.

Les coups arrivent, il y a des raisons. La robe est déchirée avec la peau.

La route se lève, ridée et molle, on s'enfoncé. Autour on voit des arbres, leurs feuilles grises, impalpables.

On se sent jetée, immense, et vieille, comme toute chose.

SEPTIÈME CERCLE

On est dans une usine ronde.

Dehors, c'est difficile. Nuit, avec quelques arbres.
Une ampoule tourne, paisible.

On est sur un étage, penchée. On regarde.
La boîte de l'ascenseur monte et descend dans un couloir
vertical.

Les portes et les fenêtres sont très nombreuses, on les a vues
en arrivant, ce qui accroît le malaise.

L'usine est grande, bien délimitée.

Lumière puissante, invisible. Le plafond est loin.

Il y a des murs précis, des corridors.
L'air se respire, imperceptible.
La pensée est là.

On est debout, à l'arrêt du bus, on attend le car. Autour, il y a le ciel et les poteaux télégraphiques.

Le ciel avance, immobile.
Large grand ciel. On voit les stries.

Au café, la musique, tranquille et absente.
Those were the days, my love, ah yes, those were the days.

Ciel interminable, déjà effrité.
Il n'y a pas d'oubli, jamais. On est traversée.

Quand on arrive, le frigidaire dans un coin est gros et blanc.
Quelques fils par là. Des choses sont pendues.

Il y a des appareils, des bassines creuses, un buffet.
Les bassines sont bleues et jaunes.
On s'assied, on boit un coup.

En face, les étagères. Elles sont apparentes.
On rêve, toujours. Les étagères sont bordées.

La matière de la pièce est poreuse.
Un silence. On est assise.

Volumes très présents. Choses courbes. Le mur donne, beaucoup.

Un calendrier est accroché, pour les jours. Raccrocs et reprises, et toujours cette pièce, traversée. Fils. On est là.

Sur le buffet, il y a des objets. Les objets sont inutiles, c'est terrible.

Volumes avancés, couleurs. Morceaux et choses, caoutchouc.
La pièce glisse sans arrêt. On est dedans.

C'est le soir. On a le temps.

L'espace tranquille s'installe. Les choses tombent, toutes.

Il y a des images au mur, collées et plates. Les objets sont isolés. Inquiétude. Autour, c'est la nappe et la couverture, et le dessus de lit en crochet. Les rideaux aussi, très laineux.

Derrière les fenêtres, la banlieue large et spacieuse. On la sent. On est entre soi, et on te considère, immobilité.

La pièce est là, autour. Personne ne peut savoir, personne. On a mangé le repas avec la bouche. On est assise dans la chaise, voilà les mains et les genoux.

Quelque chose meurt, quelle violence.

En face, le visage de l'autre, fermé et souple comme un morceau de corps.

HUITIÈME CERCLE

Il y a des rails dans le ciel.
Les wagons passent.

Quelques grands immeubles, très droits.
Des places sont dessinées avec des arbres.
Rues. On marche.

On est sur le trottoir, on va, on marche.

Entre les immeubles, l'air circule.
C'est le présent.

Par ici par là une petite maison, très petite. On pourrait rire,
vous comprenez ?

Terrains vagues, entourés. On marche.

Surface déroulée du boulevard, étendue.
On avance facilement, il y a de la place.

Le ciel est vert, uni. On est dessous.

Long boulevard, grand.
Là-bas, le pont arqué, en fer. Près des murs on voit des animaux pauvres, des bêtes.

Cahutes, croisements. Ville morcelée et pleine.
Un banc, des volumes de sable.
On passe. La lumière est grise, cachée.

Le ciel se durcit par endroits. Plaques.

Les magasins sont légèrement défaits, démolis à l'intérieur.
Vitrine irrégulière, molle. Les objets qu'on voit dedans sont ailleurs, peut-être.

Les rails, là-haut, posés comme des rois.

Boulevard et cailloux. Petites rues, graves. Il y a de beaux arbres.
Plus loin le fleuve flotte, blanc, épais. Personne dessus.

On ne connaît rien de l'argent, il est si petit.

Souvent, on va au Monoprix.

On entre. Couleurs. Les objets sont étendus dans leurs boîtes, détachés.

On passe entre les rayons. On touche un peu.
On se voit dans les glaces, les miroirs.

On essaye un vêtement ou un autre.
Les choses, on les aime pour elles-mêmes.

On bouge dans la lumière vide.
Autour, les lignes, les formes bien distinctes.

On regarde. On regarde la vie facile des objets.

C'est à l'hôtel.

La chambre est carrée, extérieure. Froid étouffant.
On mange.

Il y a des choses et des choses et des choses.

On dort, on rêve.

On est devant l'hôtel. La patronne regarde de sa fenêtre, en haut, quand on sonne pour entrer dans les grands couloirs.

On passe entre des rêves denses, épais, des colonnes. On avance au milieu de maisons lourdes, rapprochées, on passe.

Un peu au-dessus circulent les ciels.
On ne les voit pas, on les sent.

Ciels nombreux et rapides, ciels bas.

On avance dans une barque, sur des rues boueuses, serrées.

Il n'y a pas d'eau, jamais.

C'est une ville absente, sans histoire. Les maisons sont vieilles.
Par terre, à l'intérieur, il y a un petit carrelage blanc, fêlé, très froid.

Les maisons et les rues sont pleines, encombrées.
Ruines et paquets. On passe.

On va, au milieu des cartons, des bouteilles, des crèmes enveloppées, des viandes.

On a des peaux, des maladies.

On voit des bouches arrachées, des cheveux perdus, des corps brûlés.

On voit la femme yougoslave, celle qui a son enfant à l'hôpital. On la voit bien. Elle montre la photo de l'enfant, avec sa cicatrice au front.

On dort au milieu de rêves matériels.

Le matin, on sort du sommeil aspirée par le réveil vide des mots.

Des fois on se promène au cimetière.
C'est loin, en dehors des rues.

On entre par une grande porte ronde. La porte est large,
immobile. On passe dessous.
De l'autre côté, il y a tous les arbres.

On marche dans les allées mouvantes. L'air est doux, fluide.
Talus mouillés, buissons, et partout les arbres, déliés. Des
feuilles pendent sur les branches comme des mensonges.

Sur les côtés il y a des plaques de marbre et des petites mai-
sons, gênantes. Les inscriptions sont faibles. On les lit. Noms,
dates, histoire. Rien n'est bien marqué. Le ciel remue, plein
d'eau.

Des animaux jouent. C'est libre.

Quelque chose est là dans l'air usé, transparent.
On ne sait pas, on se souvient.

On passe entre les feuilles. L'herbe peut glisser, si verte. Les
mots n'ont pas de sens. Où, mais où, sont les morts ?

On arrive. L'usine est là.

Morceau étendu, détaché et vivant.

Morceau gros et puissant, libre.

Séparée et massive, l'usine bouge.

On regarde. Pleine vie, en face. Elle est là. Les formes se font.

On entre.

Il y a des échafaudages près du plafond.
L'air est rempli de courants gris, superficiels.

On est dessous. On regarde.

On voit les constructions, là-haut, les longues poutres
emmêlées, possibles. C'est grand.

Les fenêtres sont ouvertes, regard.
On est absorbée par la lumière intérieure et extérieure.

Assise, on fait.

Petite table, violente et dure. Il y a des instruments.

On fait. Les instruments sont tout petits.

On est assise, dispersée. Limites de la table. On touche ses pieds, fer fin.

On est perdue.

Autour, déployées et creuses, les choses matérielles.

Quand on a soif, machine à café.

On se déplace souvent, on marche.
Murs posés, suspendus. On se promène.

Les murs sont minces, si légers.

On va, on vient. La matière est très lourde. On est dans un morceau flottant, fermé.

Les fenêtres sont ouvertes, l'air entre. Ces murs légers, partout. On ne meurt pas, jamais.

Parois fragiles, revêtues. Coins soulevés, déchirures. Du sang peut-être, quelques boulons. Bloc vide de l'usine, les couloirs sont longs et pleins.

On passe dans la carcasse légère, mince et suspendue, de l'usine.

On est dans la matière qui se développe, la grosse matière, plastique et raide.

Derrière une pile on voit la fille accroupie, en pantalon.
Petite fille, mignonne. Elle a des lunettes autour des yeux.

Elle lit, toujours.

On prend des couloirs, on va. Caisses sur le côté, encombrements. Beaux passages, difficiles. On va.

Toit plat et surface. Tubes dressés, tuyaux. Certaines parties de l'usine sont à ciel ouvert. On passe.

Et coins encastrés, piles et tas. Rebords retournés, sillons. Morceaux très présents, avancés. On voit aussi des chutes de murs.

Les autres ateliers, on ne les connaît pas. On y pense.

On voit des emboîtements, des cadres, des escaliers.
Des marches montent et descendent. L'air est éliminé, on voit surtout des lignes.

Il y a une activité intense, spéciale.

Les gens sont comme sur des fresques, on ne peut pas passer derrière.

Dans le couloir on croise une jeune fille française. C'est une fille inachevée. Elle pousse un chariot.

Elle se redresse quand on passe. Elle regarde qui on est.

Elle porte un sac en plastique, transparent. Dedans il y a une photo d'elle, on la voit.

On regarde la fille. Son corps n'est pas bien enveloppé, elle a l'air nue dedans. On voit sa tête ronde et ses cheveux figés.

La bouche est ouverte. L'espace est lié, il tient. On oublie.

L'atelier devient large, large. Elle pleure souvent, comme à l'église. C'est naïf.

On la voit, on la regarde. Des morceaux traînent. L'atelier est plein de restes d'elle, on ne la quitte pas.

La vie descend verticale. Matière nue. On est à l'intérieur, c'est le tourbillon strict, l'éternité.

NEUVIÈME CERCLE

C'est dans un quartier populaire, une vieille place, très belle. On boit un café à une table, sous les arcades. Les lignes de la façade sont si simples, si harmonieuses, et une nostalgie très ancienne serre le cœur et l'air.

On est assise, on boit. Autour, les pierres roses. L'air est léger, transparent, presque liquide. Au-dessus le ciel, rigide et bleu, comme un carton.

Une musique passe. Those were the days, my love, ah yes those were the days.

Au milieu de la place, une fontaine. Matière de l'air, bruit de l'eau, faiblesse, tout se dissout et recommence. On flotte.

On regarde les pierres roses, fêlées et poreuses. Les gens vont et viennent, lentement, absents. Où sont les choses ? C'est la fin de la journée. On voit les lignes des toits. Lignes fermes, bien dessinées. La place est si belle. Autour, cet air sucré.

Au fond de la place, il y a une grande statue, lourde et précise, un roi à cheval comme il peut y en avoir. La place porte son nom.

La chaleur est un peu irréaliste. En même temps, on est enveloppée, tout est très loin.

On est assise, on regarde. La place est vieille, mal entretenue. Les murs s'en vont, écailles, et ce temps qui s'étire et se retourne sans cesse, comme à l'origine. Rien ne se passe, quelque chose se passe, on est hors temps, sous le ciel de l'usine.

A la table voisine il y a un groupe de femmes. Elles boivent en se parlant. On les regarde.

Les femmes sont là, assises, dans leurs vêtements ordinaires. Elles sont très fardées, avec des cheveux de toutes les couleurs. On les regarde. On voit le maquillage violent autour des yeux abîmés, du regard ouvert.

Ce sont des femmes usées.

Les femmes sont assises autour d'une table, buvant et parlant sous les arcades anciennes, sur des chaises de paille un peu cassées, dans cette vieille place plus ou moins laissée à l'abandon, ou qui sera peut-être restaurée, qui sait.

Un peu à l'écart il y a une petite fille.

La petite fille n'a pas d'âge, mais elle est encore très jeune.

Elle joue avec un bébé, très doucement. Elle tient le bébé sur ses genoux, le fait sauter en chantonnant, le presse contre elle. Ensuite elle fait semblant de le lâcher. Le bébé pleure. Elle le tape, le mordille, et le serre à nouveau.

Le bébé est très laid. Petit bébé gris.

La fillette répète son jeu sans s'arrêter. Le bébé a une peau comme du caoutchouc.

La petite fille le plie, le presse. A un moment celle qui est peut-être la mère dit à la petite fille : Mais voyons, tu vas le tuer. La petite fille soulève le bébé et lui demande : Tu crois que je vais te tuer ?

Achévé d'imprimer en septembre 2001
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.

à Lonrai (Orne)

N° d'éditeur : 1332

N° d'imprimeur : 012259

Dépôt légal : février 1987

Imprimé en France

Des bidons, des fils, des tôles sont empilés. Certains sont peints, les couleurs sont rouge, jaune, bleu, vert. Pièces et morceaux, bidons, fils et tôles. On ne sait pas, on ne peut pas savoir. On les regarde passionnément. On est rejetée.

On se déplace dans des endroits sans nom, des cours, des coins, des hangars...

Au café, avant d'entrer, il y a toujours cette musique. musique et poussière, et la glace au-dessus du comptoir. On boit un café pendant que la musique passe et s'en va. On donne l'argent, ensuite on entre dans l'usine.

L'usine, ce lieu infini. De la « vraie » mort, il n'y en a pas. Tout est là. Tout est impossible. Les choses sont et ne sont pas au même moment, réelles, irréelles. Aucun discours ne peut dire l'usine. Il faut des mots suspendus et discordants, ouverts. L'usine, on ne peut pas en finir avec elle par les mots, et les mots qui l'écrivent doivent tenir compte de cela, leur limite.



12 € (78,72 F)
921375-7
ISBN : 2-86744-078-5
09-2001



DIFFUSION C.D.F.
DISTRIBUTION SOIS